

## F U I L L E T O N

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

VII

Un passager

(Suite.)

Il avait vraiment l'attitude et la figure d'un vrai marin, le brave Roscoff ! Son visage basané, son geste énergique, sa voix de cuivre, son œil de faucon impressionnaient les masses.

Il possédait sur les matelots un grand empire.

Et cependant à l'heure où il commandait l'appareillage de la *Thémis*, il ne se sentait point aussi à l'aise que dans les jours où, joyeux quartier-maître de la *Sainte-Anne*, il faisait chanter le *Rosignol de mer*, ce sifflet auquel chacun obéit avec tant de prestesse et d'ensemble.

Le capitaine se tenait debout sur le gaillard d'arrière.

Roscoff tenait son porte-voix à la main, tout prêt à commander la manœuvre.

Non loin de lui se trouvait l'officier de quart, ancien matelot que Roscoff ne connaissait pas, enfant du peuple subitement promu à ce grade comme le capitaine au sien.

Julien Grenier était un beau jeune homme, hardi, aventureux, comme il en fallait à cette époque batailleuse. Il comprit le signe que lui faisait Roscoff, et monta lestement sur l'un des canons de la frégate, afin de mieux surveiller l'exécution des ordres qu'il allait donner.

« Range à hisser les huniers ! » dit-il.

Le sifflet du maître Flambard répéta le commandement.

En une minute l'équipage se sépara et se partagea de façon à exécuter à la fois trois manœuvres simultanées, tendant à rapprocher les vergues du sommet des mâts de lune.

« Hisse ! » dit alors le lieutenant.

Courant en hâlant sur les drisses, les matelots exécutèrent les ordres avec célérité. Les poulies crièrent ; on vit les vergues s'élever. Pendant un moment elles s'inclinèrent à droite et à gauche abandonnées par leurs balancines. L'irrégularité de leur position ajoutait à la grâce pittoresque du tableau que présentait alors la frégate. La mâture penchait légèrement en arrière ; le bâtiment s'animait, vivait, palpait. Ce n'était plus une machine, mais un être ayant des fibres et des tendons, des pieds agiles et des bras immenses.

Le lieutenant cria de nouveau :

« Du monde aux écoutes et à la drisse du grand foc. »

Flambard disposa immédiatement des matelots, puis se tourna vers Roscoff qu'il salua :

« Commandant, nous sommes passé »

Le frère d'Anaik répondit d'un accent bref que chacun put entendre :

« Dérapez ! »

« Pare à virer au cabestan, » dit Julien Grenier.

En un instant le tourne-vis fit crier le cabestan comme un être que l'on torture. Les matelots embôitèrent un pas régulier qui devenait plus rapide par degrés. Le rossignol marin soutenait leur labeur de son sifflement aigu, et les matelots modulaient un de ces airs étranges qui allègent la fatigue et soutiennent la régularité de l'effort.

Soldats et matelots poussaient les barres avec une énergie qui faisait saillir leurs muscles d'Hercule. Ces hommes semblaient de bronze, et si une ride profonde témoignait que la pression opérée leur coûtait tout le déploiement de leurs forces, il était beau de les voir liés à la même tâche.

Cependant, en dépit de la simultanéité de leurs efforts, le résultat se faisait attendre. La sueur coulait du front des matelots.

L'ancre ne dérapait pas. Les matelots réunissaient leurs forces, répétant avec de grands efforts de bras et de poitrine : — Oh ! là là ! courage ! — Le fond était solide ; le vent, la mer, le poids énorme que l'on devait soulever, tout conspirait pour ralentir la rude besogne.

Le sifflet chantait sa roulade fine et fantaisiste, mais il demeurait impuissant, et l'honneur du dérapage revint au binion de

Guilaneck. En entendant un air national plein de mélancolie, et dont les notes réveillaient en eux les derniers souvenirs, les matelots opérèrent une manœuvre si puissante que, l'ancre quittant le fond, la *Thémis* cula.

« Lieutenant, nous partons ! » cria le second maître.

Roscoff prit son porte-voix.

« Hisse le grand foc ! la barre sous le vent ! Traverse l'écoute de foc ! »

La *Thémis* s'abattit sur babord comme un oiseau blessé à l'aile, aussitôt que le vaste triangle de la voile se déploya pour recevoir le vent.

« Borde les huniers ! » ajouta le capitaine.

Les trois voiles quittèrent leurs vergues auxquelles des liens les rattachaient, liens que venait de rompre le mouvement des écoutes, et quand celles-ci eurent achevé leur tâche, la *Thémis* prit son élan.

« Caponnez l'ancre ! dit Flambard.

— Elle est à fleur d'eau, parrain, » répondit Faribole.

A bord de la *Thémis* on entendit un long cri poussé du rivage, dernier adieu des cœurs qui battaient là-bas.

On agita quelques mouchoirs, et des chapeaux ; le vent poussait le navire : il glissa avec une rapidité fantastique entre la côte et l'écueil qui la rend si dangereuse.

Le bâtiment filait comme une flèche, et Roscoff pouvait quitter son poste.

Sa première pensée fut pour le passager.

Il n'avait pas quitté son attitude pensive, et continuait à regarder le rivage, ou plutôt la lumière des phares qui le lui indiquait encore.

Le capitaine, obligé de présider au souper des officiers ne put immédiatement faire mander le jeune homme ; mais à peine l'équipage eut-il soupé, et l'ordre fut-il transmis de faire coucher la bordée qui n'était pas du quart, que Roscoff appela Guilaneck.

« Prie le passager de descendre dans ma cabine, » dit-il.

Guilaneck grimpa l'escalier, et s'approchant respectueusement du jeune homme :

« Monsieur, dit-il, le capitaine vous demande. »

Puis il passa rapidement devant le passager pour lui montrer le chemin.

Quand celui-ci se trouva en face de la porte, le mousse frappa, puis ouvrit la porte, et le jeune homme se trouva en face de Roscoff.

« Me reconnaissez-vous, capitaine ? demanda-t-il alors en jetant d'un mouvement brusque son manteau et son chapeau.

— Le vicomte de Kéroulas !

— Oui, Roscoff ! et si tout de suite je n'ai point couru à vous, c'est que l'on m'avait fait promettre de ne point vous adresser la parole avant que la *Thémis* fût au large.

— Vous, Monsieur le vicomte ! reprit Roscoff, par quel miracle ?

— Vous le demandez, après avoir tant fait pour nous !

— J'ai agi en homme, voilà tout.

— Eh bien, Antoine vous imite..

— Quel Antoine ?

— L'ancien fermier de mon père...

— Antoine... Antoine Quézar ?

— Justement !

— Devenu le citoyen de Brutus ?

— Oui, Roscoff... Antoine investi de la confiance du gouvernement, et qui se sert de son influence pour arracher à la mort les proscrits de la république.

— Cela me semble étrange ! murmura Roscoff.

— Vous ne croyez pas à son dévouement ?

— Je crois à sa ruse, à son habileté... il tient en main, m'a dit Anaik, tous les biens territoriaux de votre famille...

— Je le sais ; il s'en regarde comme le dépositaire, et nous les restituera dès que l'ordre sera rétabli en France.

— Vous souhaitez donc émigrer ?

— Non, Roscoff ; mais vendu par Noïrot, je courais de grands dangers... mon père est mort, ma mère, tous les miens, et j'eusse monté sur le même échafaud que le comte de Kéroulas sans rien regretter, sinon d'avoir été inutile à la plus sainte des causes, si un devoir à remplir ne m'eût été légué par mon oncle...

(A continuer.)